

(P. BERENGER)

L'architecture des centrales nucléaires

Paluel : vue des îlots nucléaires et des bâtiments réacteurs.

Par Claude PARENT,
Architecte.

Au XIX^e siècle, le monde industriel était caractérisé par l'horreur de sa représentation architecturale. Les choses ont évolué depuis, même si l'industrie reste encore le principal agent destructeur de la beauté du paysage. Mais ceci n'est pas une fatalité. Les préoccupations de beauté architecturale, d'intégration harmonieuse des grandes installations industrielles dans leur site d'implantation peuvent créer une nouvelle esthétique, respectueuse de l'environnement. En témoigne la politique menée par EDF en collaboration avec un groupe d'architectes animé par l'auteur, pour que l'architecture des centrales nucléaires et leur insertion dans les sites soient autant d'occasions de rencontres positives avec le paysage national.

Depuis le XIX^e siècle, de mauvaises habitudes sont prises dans l'industrie : l'usine est un lieu de travail, rien qu'un lieu de travail et, à ce titre, un simple amalgame de bâtiments dont la finalité suprême est le rendement, dès lors que la pensée franchit la notion élémentaire d'abri.

Parallèlement, une architecture de bâtiments publics, de palais, de demeures princières, de musées se développait. Elle représentait à elle seule l'architecture et se devait de symboliser le pouvoir politique quel qu'il soit (républicain ou royal) et d'exprimer les manifestations de la liturgie sociale.

Par cette dichotomie artificielle et pernicieuse on s'achevait sans complexe vers un monde industriel caractérisé par l'horreur de sa représentation architecturale. L'usine-taudis ne le cédant qu'à la désespérance des logements pour les ouvriers.

Tout le XIX^e siècle vécut sur cette désinvolture vis-à-vis des hommes, à part quelques représentations symboliques

du pouvoir (usines - châteaux) ou de rares tentatives d'architecture communautaire comme le phalanstère de Guise (*).

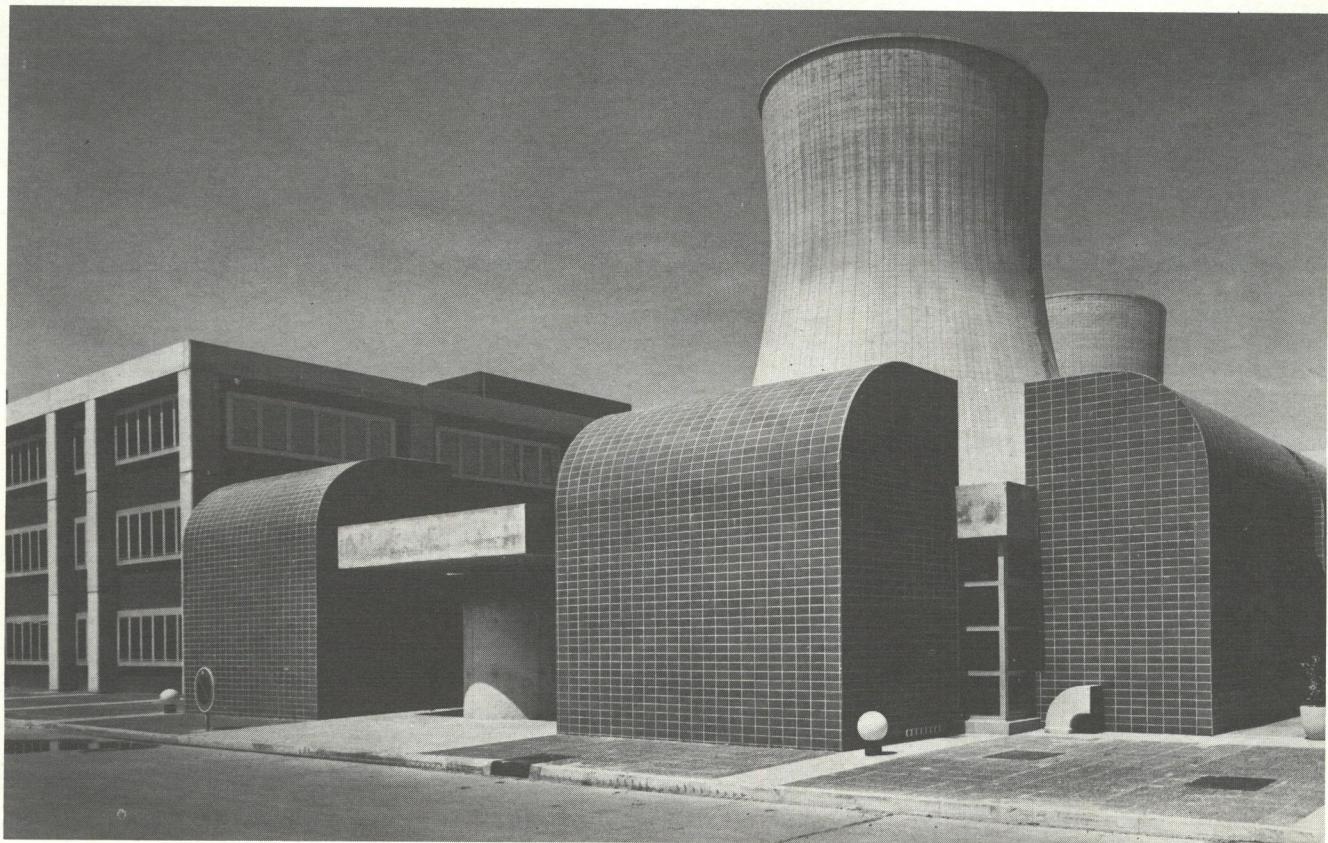
Bien sûr, Eiffel construisait au même moment une usine exceptionnelle pour le chocolat Meunier ; bien sûr, on avait depuis longtemps sous les yeux l'établissement des Salines d'Arc-et-Senans réalisée par Claude Nicolas Ledoux au XVIII^e siècle.

Mais l'exception ne crée pas le paysage architectural d'un pays.

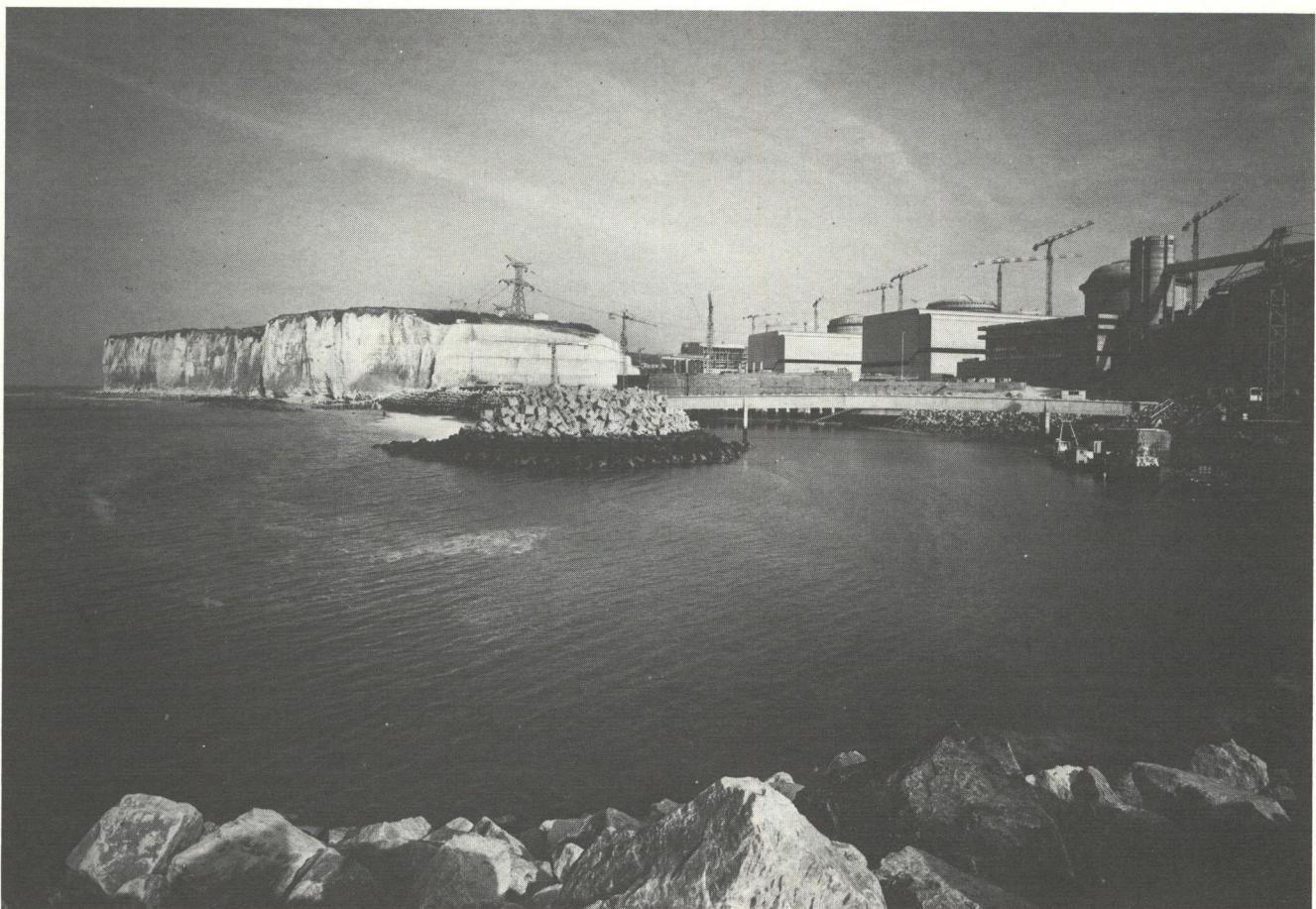
Ce qui compte, c'est la masse des constructions, la représentation d'ensemble de l'architecture industrielle. Or, le bilan était lourd. La physionomie du pays en souffrit ; certains crièrent à la défiguration, et les beaux esprits se réfugièrent dans la splendeur de la nature intacte ou dans la qualité esthétique de l'architecture rurale : on peut dire que l'industrie a inventé Jean-Jacques Rousseau. Nous vivons toujours sur ce réflexe et les exemples de véritables territoires industriels comme la Ruhr, le sillon des charbonnages belges à Charleroi, et la sidérurgie dans l'Est de la France se dressent toujours pour l'entretenir vivace dans les esprits.

On a eu beau réaliser au XX^e siècle des usines-palais comme celles des architectes Saarinen (General Motors aux USA) ou Arne Jacobsen (aux Pays-Bas), dans l'esprit populaire comme chez les intellectuels, l'industrie est le principal agent destructeur de la beauté du paysage. Si nous rappelons donc qu'aucune action partielle ne peut faire revenir sur cette certitude, il faut souhaiter que l'industrie

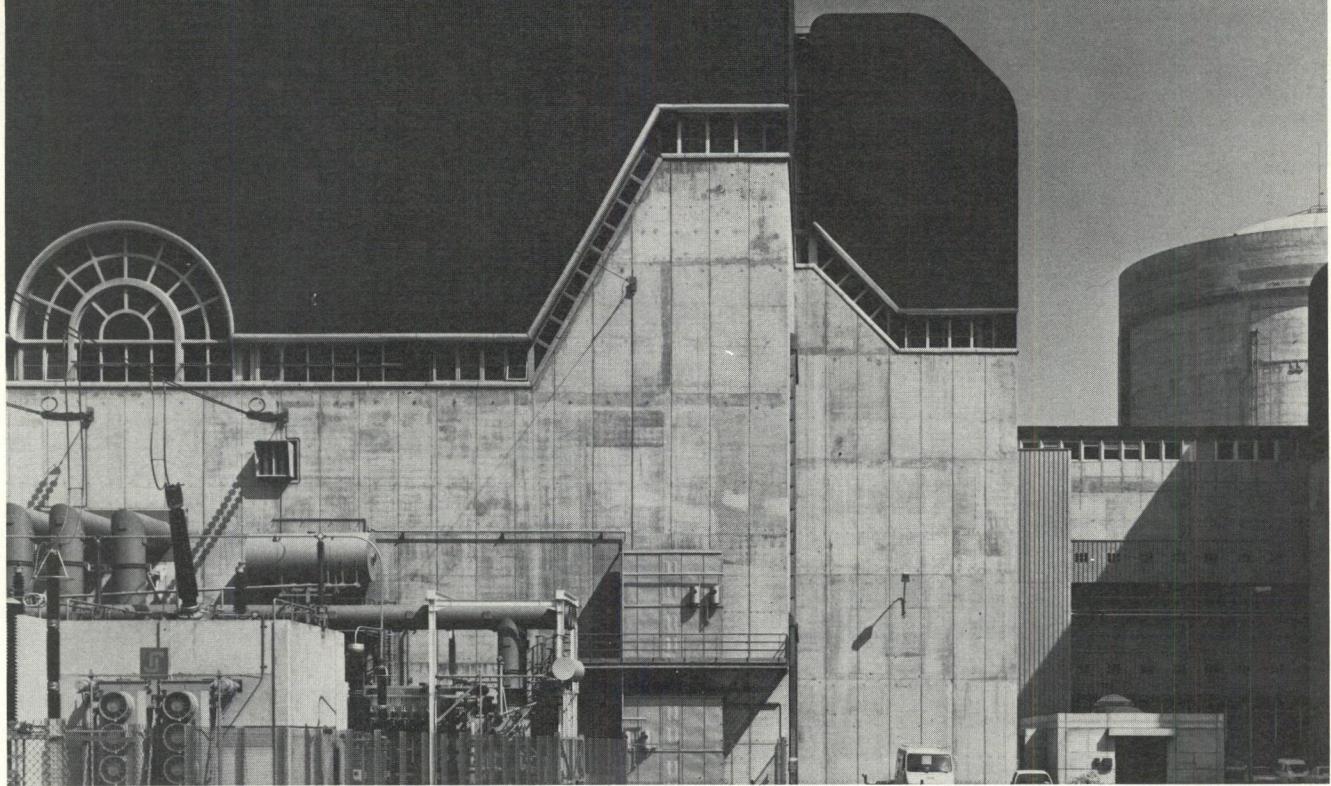
(*) Phalanstère : dans le système de Fourier, vaste association de production, au sein de laquelle les travailleurs vivent en communauté.



Cruas : réfrigérants, immeuble administratif et vestiaire.



Paluel : vue d'ensemble du site : 4 tranches encastrées dans la falaise.



(P. BERENGER)

Cruas : la salle des machines.

déclenche des mouvements d'ensemble, détermine une politique esthétique générale dans sa marche triomphale.

C'est à ce titre que l'action d'EDF retient notre attention. Déjà, dans la réalisation de ses barrages, EDF a apporté un soin très particulier à la forme générale de l'ouvrage comme à celle des réalisations annexes.

Mais l'on pouvait arguer que dans cette aventure le site était majeur et qu'il accouchait presque naturellement d'une forme architecturale exceptionnelle.

Même si l'on pensait, avec juste raison, que l'ingénieur en barrage était doué d'une véritable intuition du site et, volontairement, œuvrait dans le beau, les observateurs pouvaient penser qu'il s'agissait d'une structure à l'état pur dans laquelle l'homme n'était pas pris en compte de façon consciente. Ils voyaient un choc intuitif paysage - forme utile à une échelle telle qu'il s'en dégageait automatiquement une émotion esthétique, très apparente certes mais peu contrôlée.

Les réalisations de centrales thermiques, peu convaincantes, ancrèrent les critiques d'architecture dans ce sentiment. Sans doute, ce souci fut-il assez apparent pour que de hauts responsables d'EDF, notamment dans la Direction de l'Équipement, s'en inquiètent et fassent, après Fessenheim, une réflexion sur la rencontre des centrales nucléaires et du paysage français. Ils me chargèrent de cette étude préparatoire. Après une période probatoire d'une année, tendant à présenter des hypothèses architecturales, à déterminer des possibles de l'architecture symbolisant la centrale nucléaire et à la confronter à différents types de sites (bord de mer, rives de fleuve et de rivière, etc.), EDF lança « le plan architecture ».

Cela consistait à saisir dans leur ensemble tous les problèmes architecturaux que soulevaient les centrales nucléaires, et à les faire traiter par un groupe d'architectes indépendants, extérieurs à EDF.

Ce groupe prit l'appellation de « Collège du Nucléaire » et fut placé sous ma responsabilité. Il se composait de

MM. Paul Andreu, André Bourdon, Jean Dubuisson, Pierre Dufau, Michel Homberg, Jean Le Couteur, Claude Parent, Roger Taillibert et Jean Willerval.

Ces architectes œuvrèrent dans deux directions :
1) Une étude formelle des modèles standardisés du bloc-usine (900 MV CP2, 1 300 P4, 1 300 P'4 et N4).
2) Une recherche d'insertion des centrales nucléaires dans les différents sites retenus par EDF.

Dans cette seconde mission, il fut attribué aux architectes des sites particuliers qu'ils traitèrent selon leur style et leurs sentiments. On les encouragea à s'entourer de paysagistes et de coloristes conseils.

Le résultat le plus probant de cette action architecturale concernée fut certainement l'établissement d'une collaboration étroite avec les ingénieurs d'EDF. Après une première période d'observation, ce travail en commun devint évident et la méthode de travail se révéla efficace à tous les niveaux de rencontre, depuis les études avec le SEPTEN puis avec les régions d'Équipement jusqu'à la réalisation des ouvrages sur le terrain avec l'Aménagement.

Les résultats sont désormais visibles et se prêtent à la réflexion et à la critique. La centrale de Saint-Alban dont il a été question dans les textes précédents, a été réalisée sous la responsabilité de l'architecte Jean Willerval et de son collaborateur Alain Le Coq. Pour mieux juger les efforts des architectes, il faudrait visiter en outre les centrales déjà très engagées, en voie de terminaison ou achevées de Paluel, Cattenom, Cruas, Belleville, Chinon, Saint-Laurent-des-Eaux, Nogent. Elles témoignent ou non de notre réussite architecturale mais démontrent à l'évidence qu'EDF, avec ses architectes, a pris le problème dans son ensemble pour que ce nouvel état du lieu, né de la rencontre du nucléaire et du site, soit compatible avec le respect que la population française exige de tout constructeur vis-à-vis du paysage national.

Quant à nous, architectes, le résultat que nous souhaitons le plus ardemment est que la nouvelle mémoire de ces lieux soit acceptée et intégrée par tous.